



LE
ROSAIRE
POUR
TOUS.



BULLETIN MENSUEL

PUBLIÉ PAR

LES PERES DOMINICAINS

DU

COUVENT DE ST-HYACINTHE

P. Q. (CANADA).

Abonnement : 15 cents par an.

Vol. IV, No. 7, Juillet 1900

LES ABONNEMENTS VONT DE JANVIER A JANVIER.

SOMMAIRE

GRAVURE : S. Thomas d'Aquin.....	4
Le Rosaire, trésor de grâces.....	2
Un rayon de soleil.....	2
Saint Thomas d'Aquin.....	5
Les trois miroirs.....	6
Le maréchal de Mouchy.....	7
Verbum supernum.....	8

LE ROSAIRE, TRÉSOR DE GRACES

Les pauvres pécheurs sont-ils exclus de l'assurance d'être exaucés ? Oh ! non, car c'est surtout pour eux que Marie, si bien nommée le *Refuge des pécheurs*, prépare la grâce des grâces, celle de leur rentrée dans l'amitié du Seigneur. On dit de la céleste Sagesse qu'elle peut tout et fait tout, et que c'est un tel trésor, que celui qui en use devient ami de Dieu ; on peut aussi dire pareille chose du Rosaire ; car, s'il est efficace pour obtenir toutes sortes de grâces, il est particulièrement puissant pour rendre aux pécheurs l'amitié de Dieu. Il est impossible qu'un pécheur qui dit le Rosaire, ayant sous ses yeux son Dieu, qui pour lui naît pauvre dans une crèche, endure toute espèce de tourments, meurt pour ses péchés sur une croix, lui montre la récompense éternelle qu'il lui prépare s'il se convertit, ne se repente pas, et que Marie suppliée par lui ne lui obtienne pas la grâce d'une véritable et sincère conversion.

Marie, comme cela fut révélé à sainte Catherine de Sienne, est ce très-doux appât avec lequel le Seigneur a l'habitude d'attirer les hommes à lui, surtout les pauvres pécheurs. Où peut-on trouver Marie plus douce que dans son Rosaire ? En lui nous contemplons les douceurs de sa maternelle affabilité, de sa tendre charité, de son incomparable sainteté ; en lui nous la trouvons si belle, si aimable et si aimante qu'elle blesse le cœur même de Dieu, qui se la choisit pour mère, et en fait le très précieux objet de ses plus tendres complaisances ; en lui nous la contemplons devenue notre mère, et mère si tendre pour nous, que malgré son immense douleur elle offre son Jésus, par amour pour nous, au temple et sur le calvaire. Nous l'admirons au ciel qui prie sans cesse pour nous, et pour l'émouvoir en notre faveur, présente à son divin Fils le sein qui le porta et le nourrit. Quel pécheur, quelque endurci et obstiné qu'il soit, ne se laissera entraîner par tant de douceur, de beauté et d'amour ? Et lorsqu'elle l'aura attiré, la bonne Mère ne le conduira-t-elle pas à son Jésus pour qu'il lui pardonne, lui rende sa grâce, et ne le laisse plus jamais s'égarer ? Ah ! non, le péché ne peut rester en celui qui récite de bon cœur et fréquemment le Rosaire, parce qu'il devra ou rejeter le Rosaire ou se donner à Dieu.

UN RAYON DE SOLEIL

La religion est une belle chose ; c'est elle qui fait que l'homme trouve tant de force et de consolation en levant les yeux au ciel.

J'ai vu dans un grand danger un touchant exemple du courage

et des ressources que les idées religieuses peuvent donner à l'homme.

J'avais accompagné des pêcheurs à la mer ; en partant, le temps était calme, et le ciel ne présentait aucune apparence de danger à un marin aussi peu expérimenté que moi.

Mais, vers le milieu du jour, le vent passa brusquement de l'est au sud-ouest, et nous livra à une horrible tempête.

Notre petit bâtiment était roulé par les lames, comme si c'eût été une coquille de noix. Après de vains et longs efforts, les matelots perdirent courage.

Le maître de l'équipage, suivant les indications de sa boussole, gouvernait sans résultat, attendu que tout le monde avait abandonné la manœuvre.

Lui-même ne tarda pas à voir qu'ils étaient perdus : il ôta son bonnet de laine et dit :

— Enfants, prions !

Mais le second lui dit :

— Pourquoi prier ? Voyez ces nuées qui touchent nos mâts et nous séparent du ciel ; nos prières n'arriveront pas jusqu'en haut.

Le maître allait répondre qu'une prière faite, même du fond de son cœur, n'est jamais perdue, lorsqu'il aperçut, entre les nuées noires qui pesaient sur la mer et obscurcissaient le jour, comme une tache d'un beau bleu pur.

A travers cette déchirure du nuage tombait un rayon de soleil sur la mer toute noire.

— Enfants, s'écria-t-il, voici ouverte une fenêtre du ciel ! Dieu voit ses pauvres créatures en danger ; il sait que nous avons des femmes et des enfants, et ce rayon de soleil est un de ses regards. Prions !

Alors, tous se tournèrent vers cette belle fenêtre du ciel, et adressèrent à la Vierge une courte et fervente prière.

Un rayon plus brillant encore sembla descendre et porter dans tous les cœurs l'espoir et la confiance d'avoir été entendu d'en haut.

Tout le monde se mit à l'œuvre avec un nouveau courage et des forces nouvelles. Quatre heures après nous étions dans le port.



Le Père Massillon venait de prêcher avec le succès qui lui était ordinaire. Le Père Laboissière, autre oratorien, l'en félicitait dans les termes les plus flatteurs. " Eh ! laissez, mon Père, lui répondit le premier, le diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous ne pouvez le faire."



S. THOMAS D'AQUIN

SAINT THOMAS D'AQUIN

C'était aux bains de Pouzzolles.

Thomas d'Aquin n'avait encore que quelques mois. Un jour qu'on se disposait à le baigner, le petit enfant aperçoit un morceau de papier, le saisit et le tient fortement dans sa main. La nourrice essaie vainement de lui faire lâcher prise ; l'enfant serre toujours davantage et finit par éclater en sanglots. Touchée de sa douleur, cette femme n'insiste pas ; mais soupçonnant quelque mystère dans cette obstination, de retour au logis, elle en donne avis à la mère. Celle-ci prend la main de l'enfant, l'ouvre de force, en retire le papier. O prodige ! sur le papier étaient écrits ces mots : *Ave Maria*. Thomas redouble ses cris pour demander son trésor ; à peine le lui a-t-on rendu, qu'il le porte à sa bouche et l'avale aussitôt. Mystérieux et touchant présage ! L'enfant restera, sous les livrées de saint Dominique, tel qu'il s'est révélé sur les genoux de sa mère : un passionné de l'*Ave Maria*.

L'*Ave Maria*, Frère Thomas se plaît à le redire au fond de son humble cellule comme à travers les cloîtres de son monastère ; il en fait un des sujets préférés de ses méditations et de ses enseignements ; il en exalte les grandeurs par la parole comme par la plume. Tout un carême à Naples, on l'entendit prêcher sur ce texte unique : " Je vous salue Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous." Prédications empreintes de la piété la plus tendre, et dont nous retrouvons l'écho dans le savant traité que le docteur nous a laissé sur la Salutation Angélique.

Les élèves de nos collèges chrétiens, qui ont adopté l'usage de mettre des initiales pieuses en tête de leurs devoirs scolaires, se doutent-ils qu'ils ont pour devancier dans cette louable pratique le docteur de l'Eglise, Thomas d'Aquin ? Les précieuses pages d'un manuscrit autographe, récemment découvert, portent en marge, de la même écriture que le texte, ces mots souvent répétés : *Ave Maria, Ave Maria !*

L'Eglise, interprète infaillible des Livres Saints, applique à la Mère de Dieu ces paroles dites de la Sagesse incréée : " Pour moi, je chéris ceux qui m'aiment.... Ceux qui contribuent à ma gloire auront la vie éternelle." Saint Thomas en fit la douce expérience. Marie se montra sa mère dès le berceau ; elle inclina les affections de son cœur vers cet Ordre qu'elle-même appelait *mon Ordre*, et auquel, en la personne du saint fondateur, Dominique, elle confiait la plus belle des dévotions établies en son honneur : le Rosaire. Marie fut pour saint Thomas l'étoile qui éclaira le frère esquif de son in-

nocence dans la tempête, si capable de l'engloutir. Enfin, cette science tenant du miracle, qui osera dire que notre docteur ne la dut pas à l'intervention de Celle qui est justement appelée le Siège de la Sagesse ?

Il y a plus, saint Vincent Ferrier et saint Antonin nous apprennent que la Bienheureuse Vierge honorait Thomas de ses visites. En ces circonstances, le grand docteur, tel qu'un enfant qui questionne sa mère, interrogeait la Reine des anges, et lui demandait l'explication des difficultés qui l'avaient arrêté dans l'étude des saintes Lettres. Alors Marie, avec un doux sourire, s'adressait à Jésus, qu'elle tenait dans ses bras, et le priait de donner l'explication attendue.

Frère Réginald, sur l'aveu que lui fit le saint lui-même, peu de jours avant sa mort affirme que cette aimable souveraine lui était apparue, et lui avait donné pleine sécurité sur sa vie, sa doctrine, sa persévérance finale. L'historien qui rapporte ce fait poursuit ainsi : " Cette Mère pieuse, la plus généreuse des femmes, ne se mêle pas seulement aux rangs des habitants de la gloire ; elle daigne aussi ne pas refuser la consolation de sa présence à ceux qui sont encore voyageurs sur la terre. Sans quitter son trône royal du ciel, elle aime toujours à regarder le lieu d'où elle est montée. C'est elle, nous le croyons pieusement, qui avait obtenu de son Fils pour son docteur, cet immense trésor de science, en récompense du lis qu'il avait offert à Dieu, et qu'il a conservé dans toute sa blancheur."



LES TROIS MIROIRS

Une jeune fille élevée dans un pensionnat, mais chez qui se réveillaient parfois les goûts de coquetterie assez ordinaires à cet âge, écrivait à sa mère pour lui demander un miroir de toilette.

Peu de jours après, elle recevait cette lettre :

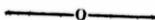
" Ma chère enfant, au lieu d'un miroir je t'en enverrai trois. Dans le premier, tu verras ce que tu es ; dans le second, ce que tu seras ; dans le troisième, ce que tu dois être."

Une annonce si étrange fit faire à la jeune fille bien des conjectures, mais sans satisfaire son impatience ; force lui fut d'attendre.

Enfin, après trois jours, qui lui parurent trois siècles, une boîte lui arrive. Elle trouve d'abord un miroir, vrai miroir qui lui montrait ce qu'elle était, sa jeunesse, sa beauté, tout ce qu'elle idolâtrait en sa personne. " Oh ! la bonne mère, dit l'enfant, et, dans sa joie naïve, elle donne un baiser au miroir.

Sous une seconde enveloppe, qu'elle ouvre avec anxiété, elle trouve... une tête de mort !... autre miroir fidèle de ce qu'elle serait un jour. Devenue déjà plus sérieuse, elle comprend la leçon de sa bonne mère, et considère longtemps ce second miroir.

Restait le troisième paquet. On comprend mieux qu'il n'est possible de le dire son redoublement d'anxiété. Elle l'ouvre d'une main tremblante. Mais quelle surprise ! C'était une charmante statuette représentant Marie Immaculée... Un cri de joie lui échappe et elle se dit : " Voilà ce que je dois être, et ce que je veux être toute ma vie, avec la grâce de Dieu ! "

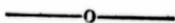


LE MARECHAL DE MOUCHY

Le vrai chrétien, que l'Esprit-Saint a confirmé dans la foi, est disposé à tout souffrir pour Dieu. Toujours dévoué et soumis à son Eglise, il ne compte pour rien les supplices et la mort ; la vertu de la confirmation l'accompagne jusqu'à la mort.

On raconte du maréchal de Mouchy, que jamais il ne rougit de pratiquer publiquement à la cour tous ses devoirs religieux. A l'époque où la révolution essaya d'anéantir le christianisme en France, il ne cessa de se montrer catholique. On sut que lui et son épouse assistaient des prêtres réduits à la misère pour n'avoir pas voulu agir contre leur conscience. Ils furent dénoncés, arrêtés et conduits à la Force. Le maréchal y logea dans la même cellule qu'un philosophe. Mais il y fit tous ses exercices spirituels comme s'il avait été seul ou dans la compagnie des fidèles. Transféré avec le maréchal au Luxembourg, ils édifièrent les autres prisonniers et furent, de leur part, l'objet de la plus profonde vénération. Lorsqu'on vint chercher le maréchal pour le conduire à la conciergerie, il pria le gendarme de ne pas faire de bruit, afin que Mme de Mouchy ne s'aperçût pas de son départ. " Il faut qu'elle vienne aussi," lui répondit-on ; elle est sur la liste ; je vais l'avertir de descendre.— Non, répliqua le maréchal ; puisqu'elle doit venir, c'est moi qui l'avertirai. Aussitôt, il va dans sa cellule et lui dit : " Madame, il faut descendre, Dieu le veut ! Adorons ses desseins. Vous êtes chrétienne ; je pars avec vous, je ne vous quitterai point." A la nouvelle de leur départ, tous les prisonniers furent consternés. Ils ne purent voir passer les deux époux sans attonnement. L'un d'eux s'étant écrié : " Courage, monsieur le maréchal ! " cet illustre

vieillard répondit d'un ton ferme : “ A quinze ans, je suis monté à l'assaut pour mon roi ; à près de quatre-vingts ans, je monterai à l'échafaud pour mon Dieu.”



VERBUM SUPERNUM



HYMNE DES LAUDES DU S. S.

Sans se détacher de son Père,
Le Verbe divin, ici-bas,
Accourt poursuivre sa carrière
Et voit l'heure de son trépas.

Avant qu'à la foule ennemie
Un disciple ne l'eût livré,
Pour être un aliment de vie
A ses frères il s'est donné.

Ce fut sous une double essence
Qu'il offrit sa Chair et son Sang,
Pour que, d'une double substance,
L'homme vécût en le mangeant.

En naissant, il se fait mon frère.
A la Cène, mon aliment.
Par son trépas, il me libère.
Il est ma couronne en régnaant.

O victime libératrice,
Tu m'entrouvres le port divin,
L'enfer me poursuit dans la lice,
Apporte-moi force et soutien.

Gloire à la Trinité bénie,
Oui, gloire et louange à jamais :
Oh ! puisse-t-elle, en la patrie,
Me donner l'éternelle paix !



Un grand ministre mourut subitement en 1691, n'ayant que le temps de s'écrier : “Que n'ai-je fait pour Dieu tout ce que j'ai fait pour le roi !”